

Une année Thoreau : célébrer une parole, une musique intérieure

Les Hivers de grâce de Henry David Thoreau

Lucie Renaud

Numéro 149 (4), 2013

Mémoires en jeu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70896ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, L. (2013). Compte rendu de [Une année Thoreau : célébrer une parole, une musique intérieure / *Les Hivers de grâce de Henry David Thoreau*]. *Jeu*, (149), 28-31.

Les Hivers de grâce de Henry David Thoreau

TEXTE (D'APRÈS L'ŒUVRE DE HENRY DAVID THOREAU) ET MISE EN SCÈNE DENIS LAVALOU

CONSEILLÈRE DRAMATURGIQUE ET DIRECTION DU JEU MARIE-JOSÉE GAUTHIER

CRÉATION ET RÉALISATION IMAGES FRÉDÉRIC SAINT-HILAIRE

SCÉNOGRAPHIE ET ACCESSOIRES CÉDRIC LORD

LUMIÈRES STÉPHANE MÉNIGOT

TRAME SONORE ÉRIC FORGET

COSTUMES ANNE-SÉGUIN POIRIER

AVEC JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD, DENIS LAVALOU ET MARCEL POMERLO

PRODUCTION DU THÉÂTRE COMPLICE, PRÉSENTÉE À L'USINE C DU 26 FÉVRIER AU 16 MARS 2013.

LUCIE
RENAUD

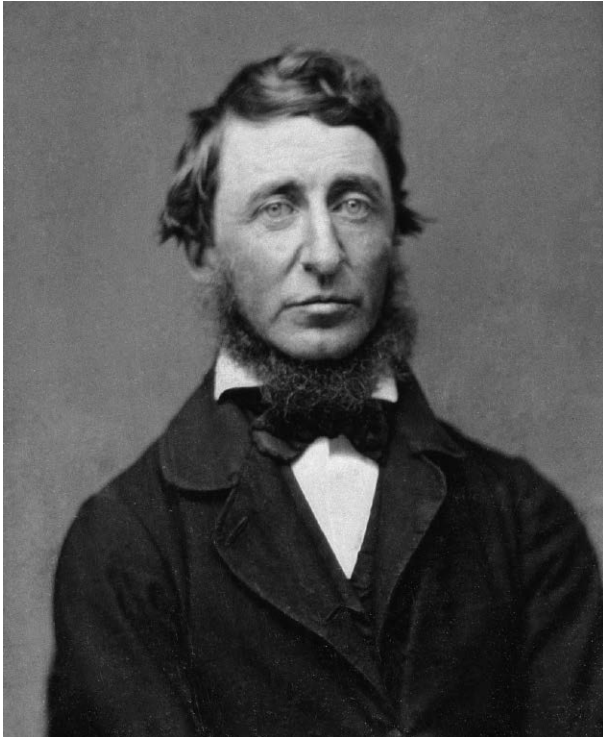
UNE ANNÉE THOREAU : CÉLÉBRER UNE PAROLE, UNE MUSIQUE INTÉRIEURE

Henry David Thoreau a marqué son époque, avant que les rhizomes de sa pensée ne s'infiltrèrent doucement dans la nôtre : simplicité volontaire, résistance pacifique, écologie et développement durable, volonté de rétablir l'équilibre toujours si fragile entre l'Homme et la Nature. Denis Lavalou l'a découvert à l'adolescence, le fréquente depuis, reconnaissant en lui un miroir, un écho, un ami. Longtemps, il a caressé l'idée d'un projet autour du transcendantaliste, mais ne savait pas comment aborder la chose de façon théâtrale. Comment juxtaposer les silences parfois assourdissants, inhérents à Thoreau, et le tumulte de ses colères ? Comment transmettre le temps, qui semble tantôt filer à une vitesse fulgurante, tantôt se figer en un bloc monolithique ?

L'approche du 150^e anniversaire de la disparition du penseur servant peut-être de catalyseur, Lavalou décide de replonger une fois encore dans cette œuvre dense, la percevant comme autant d'éléments d'une mosaïque. L'auteur lui-même ne travaille-t-il pas en fragments, offrant au lecteur l'espace nécessaire pour instiller le doute, articuler sa réflexion ? Pendant deux ans, un véritable travail de défrichage a été

entrepris dans les ouvrages *Walden ou la vie dans les bois*, *le Journal*, *Sept jours sur le fleuve* (traduit en français pour la première fois en 2012, 160 ans après sa publication en anglais à compte d'auteur par Thoreau, qui avait alors dû racheter 706 des 1 000 exemplaires imprimés), *Cape Cod, les Forêts du Maine*, mais aussi des essais et des conférences. Chaque passage porteur a été recopié, classé par thématiques, elles-mêmes arrangées par ordre d'importance, avant qu'un élagage initial ne soit effectué. Une première lecture de ce qui deviendrait *les Hivers de grâce de Henry David Thoreau* (qui compte alors une centaine de pages !) est faite en janvier 2012. « Thoreau brasse tellement large que chaque époque peut se le réapproprier, souligne Lavalou dans l'entretien qu'il m'a accordé. Il a été le maître de Kerouac, a parlé de résistance passive avant que des mouvements nationaux et internationaux soient lancés, réfléchi sur la place de la femme dans la société. Il possède une curiosité énorme. »

Un deuxième tri est amorcé, qui intègre une autre dimension au montage. Lavalou avait besoin de faire parler un ami, mais aussi de parler à travers lui : « Je transmets ce qui



Henry David Thoreau. © Benjamin D. Maxham.

m'interpelle le plus. Il me fallait communiquer qu'action, sensation et réaction faisaient partie d'un seul et même processus de pensée. Le drame de la contemporanéité est de tout classer, tout étancher. Il faut arriver à une conciliation – une réconciliation – entre chaque aspect de l'être humain, le replacer dans son contexte et le renvoyer à sa petitesse et à une humilité nécessaire par rapport à ce qui l'entoure. »

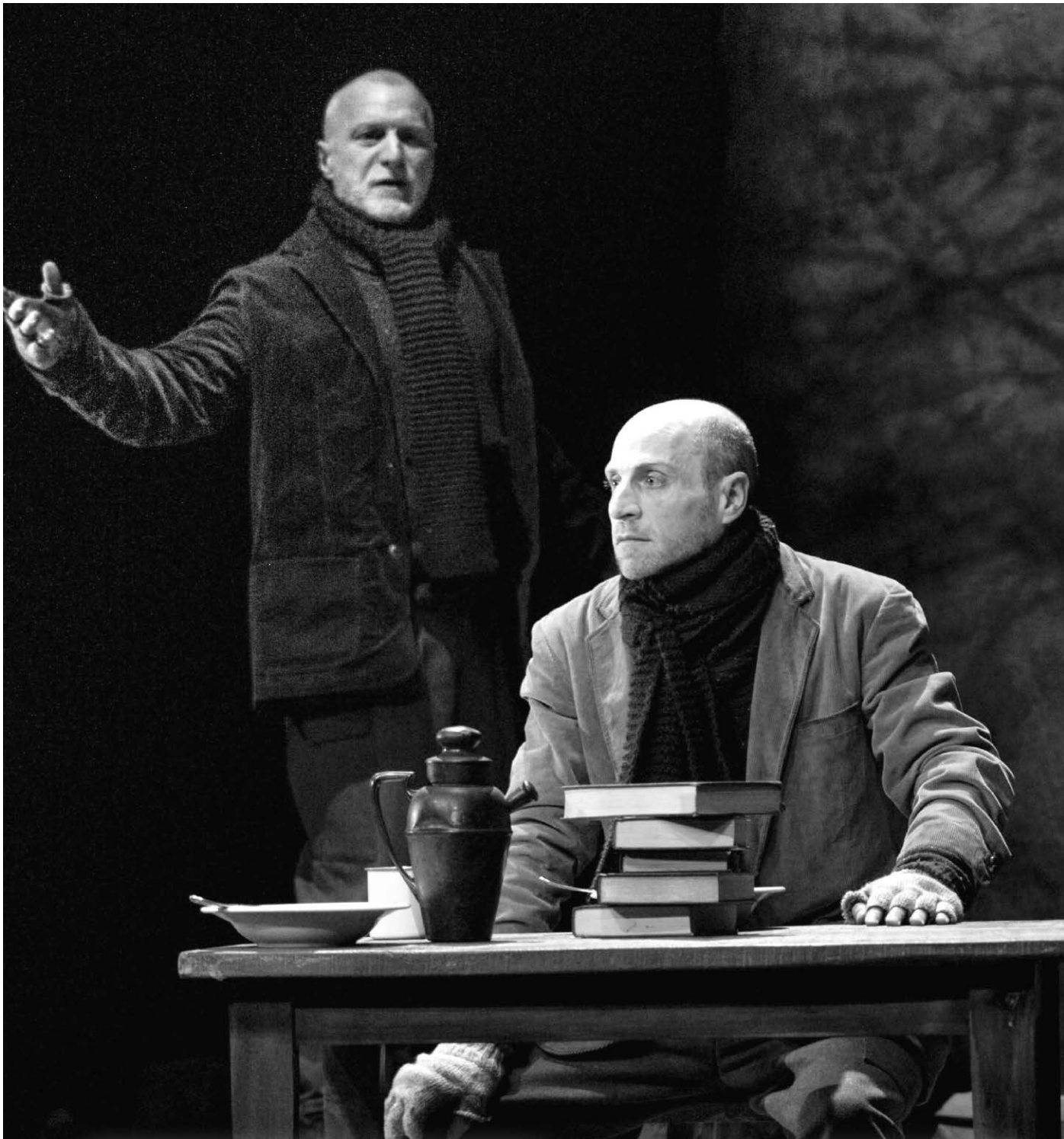
Pour réaliser cette unification du propos, l'interprète et metteur en scène comprend que le spectacle devra impérativement s'articuler autour de plusieurs axes. Trois comédiens aux timbres distincts dialogueront, ce qui favorisera un jeu de contrepoint presque musical : Denis Lavalou, Marcel Pomerlo (souvent considéré comme son « jumeau ») et Jean-François Blanchard. Trois visages d'un même homme, trois éclats d'un même instant attrapé au vol : Henry, l'amoureux de la nature ; David, l'homme en quête d'élévation spirituelle, tous deux contemplatifs en essence ; Thoreau, l'activiste politique, qui signera *De la désobéissance civile*. Pour transmettre cette unité de corps à défaut de pensée, les trois acteurs portent des vestes aux couleurs similaires dans les tons de terre, liées par un même foulard vert forêt, noué et dénoué au gré des scènes, en geste de ponctuation. Ils conversent, parfois en trio, parfois en duo. À d'autres moments, deux d'entre eux

agissent comme simples témoins des propos de l'autre. La pièce devient ainsi moins un collage de textes qu'une déambulation libre dans l'œuvre, le polémique trouvant écho dans le méditatif, l'homme côtoyant ses « frères » trouvant une résonance dans celui qui se retire pendant deux ans à Walden Pond, expérience d'autarcie, retraite certes, mais dans laquelle il observe la société à courte distance. Au fil des scènes, Thoreau évoquera les blessures d'amitié (sa brouille avec Ralph Waldo Emerson), sa douleur après le décès de Margaret Fuller (disparue lors du naufrage du bateau qui la ramenait en Amérique avec sa famille), ses démêlés avec la justice américaine (alors qu'il refuse de payer ses impôts pendant six ans, tout comme l'avait fait Amos Bronson Alcott), les visages changeants de la nature, la nécessité de toujours dire, transmettre, partager. « Écris pendant que le feu brûle en toi. »

Scénographie, gestuelle, musique et projections viennent se superposer à cette fragmentation du soi en mars 2013, à l'Usine C, offrant une toile en apparence translucide, mais permettant aux éléments de prendre forme. Le mot d'ordre transmis aux concepteurs demeure limpide : révéler quelque chose de l'ordre du sensible. La scénographie de Cédric Lord (qui a aussi collaboré à celle de *C'est ainsi mon amour que j'appris ma blessure*, production précédente du Théâtre Complice) délimite trois aires de jeu, notamment grâce à la présence de trois écrans transparents aux dimensions irrégulières, sur lesquels seront projetées les images de Frédéric Saint-Hilaire. Issues de la nature, celles-ci jettent un regard tantôt microscopique, tantôt macroscopique sur les éléments, et possèdent une pulsation certaine, nous rappelant que, à travers le rythme régulier des saisons, la nature reste en constante mutation. Dépouillée, la scénographie peut aussi être perçue comme un hommage presque révérencieux à Walden Pond, le plan incliné évoquant l'angle et la couleur du sable de sa courte grève.

Homme au propos concentré, Thoreau est toujours demeuré sensible à la musicalité qui se déploie dans la nature qui l'entoure, mais aussi dans sa façon d'assembler les mots. « Ce côté musical des choses m'interpelle énormément, précise Lavalou. Il fallait essayer d'entrer dans la dynamique intérieure de cet homme, imposer parfois le silence, entendre son silence. » Éric Forget a donc opté pour un habillage sonore minimaliste, comprenant des plages atmosphériques de Goldmund et de John Cage, ainsi que certains éléments organiques, notamment le souffle du vent.

Lavalou considère ce projet le plus proche de son être intérieur : « Je suis solitaire, mais pas asocial. Sans le théâtre, je n'aurais aucune voix. L'écriture devient substitut de la parole. » Thoreau amène souvent son lecteur dans des zones sombres, conflictuelles : « J'ai eu envie de faire un spectacle qui





menait vers la lumière, de faire quelque chose de pas forcément théâtral, de répondre à la question “Pourquoi ?” par le trajet des personnages. Au moment où Thoreau choisit de réintégrer le monde, de partager les conclusions auxquelles il est arrivé, on sent que cette succession de réflexions, de sensations lui font réaliser qu’il est temps de sortir du bois. »

Conscient de la difficulté pour un néophyte de bien cerner le propos de Thoreau, Denis Lavalou a également proposé une série de trois lectures contextualisées à la maison de la culture Rosemont-La Petite-Patrie, articulées autour des saisons. Au cours de celles-ci, Blanchard, Pomerlo et lui-même ont lu des pans d’essais ou de conférences, certaines possédant une charge polémique (*De l’esclavage au Massachusetts* ou *Plaidoyer en faveur du capitaine John Brown*), d’autres incitant à poser un regard autre sur la nature qui nous entoure (*Teintes d’automne*). Lors des rencontres, une période était allouée aux échanges, parfois fertiles, parfois plus stériles, comme ceux qui devaient prolonger les prestations de Thoreau. « Ses conférences sont nées d’un besoin de partager. Thoreau demeurait engagé au sein de la société, il a toujours partagé le quotidien des autres », rappelle Lavalou. Il espère que *les Hivers de grâce de Henry David Thoreau*, dont le texte sera bientôt publié aux Éditions de la Pleine lune, pourra devenir un instrument de vulgarisation et sera repris sous d’autres latitudes. Des sources nouvelles de complicité à explorer... ■

Les Hivers de grâce de Henry David Thoreau
de Denis Lavalou. Spectacle du Théâtre Complice,
présenté à l’Usine C à l’hiver 2013.

Sur la photo :
Jean-François Blanchard, Marcel Pomerlo et Denis Lavalou.
© Robert Etcheverry.